

KALONDERO

*J'enlève
mon chapeau
et
je range
mes sabots*

poèmes

Stéphane le Mat
La Gibecière à Mots

J'ENLÈVE MON
CHAPEAU
ET JE RANGE MES
SABOTS

sui*vi* de :

CHANTS OBSCURS *et* IS

Kalondero

Stéphane le Mat
La Gibecière à Mots
N° 187

septembre 2017

Stéphane le Mat

La Gibecière à Mots

ISBN :978-2-37463-186-8

couverture : pastel de STEPH'

Lettre de l'éditeur

C'est dans ma jeunesse que je fis connaissance de cet étrange personnage qu'était Kalondero (« Cœur de chêne » en breton). J'avoue que j'avais une sorte d'admiration pour lui : il avait des ailes et volait à travers les rêves. Mais toujours triste même s'il riait de bon cœur... ses sourires pleuraient. Je l'ai perdu de vue pendant quelques années.

Je le retrouvai, par hasard, à Paris, quelques années après. Des amours perdus, des fantômes en plus, l'homme avait changé. La mort avait beaucoup œuvré pendant nos silences. Lui ne croyait plus en l'être humain.

Je quittai Paris et il m'arriva d'oublier cet étrange ami.

Un beau matin, je fus interpellé par un « salut, mon vieil ami ! » C'était sa voix mais je ne reconnaissais pas Kalondero. Il ne volait plus car il ne rêvait plus. Il me raconta ses guerres, sa vie oubliée. C'est ce jour-là qu'il m'offrit « Is » et me dit : « Fais-en ce que tu veux... tu les fais publier comme les autres ou tu les fumes en mémoire de mes *poèmes à fumer* ! ».

Il se leva, me dit : « C'est une belle journée pour vivre ! » et disparut comme ça.

Dernièrement, j'ai cru l'entendre me chuchoter : « Je me suis décroincé des couleurs du temps grâce à un chapeau... Mon dieu... quel chapeau !... »

J'ENLEVE MON CHAPEAU
et
JE RANGE MES SABOTS

1975-1980

© Editions Saint Germain des Près, 1984

© Stéphane le Mat – La Gibecière à Mots, 2017

MA BRETONNE A MOI

Immobile sur la chaise,
Son long tricot sur les genoux,
Elle regardait la soupe aux choux
Qui mijotait sur la braise.

Un jour de pluie, Dieu me ravit
Celle qui fut ma grand'mère
Et maintenant sous la terre,
Sa patrie à jamais, elle gît.

Et en ce jour de novembre,
Je compris la mort de Mam Goz¹
Quand je trouvais porte close
Et sur le mur gris : « à vendre ».

Elle était toujours pleine de joie.
Elle était un peu ancienne,
Ridée mais c'était la mienne,
C'était ma bretonne à moi.

février 1976

AR TAD KOZ²

La casquette sur les yeux,
La peau brunie par la vie,
Il a l'air heureux
Sur son billot, assis.

Lui aussi, il pense.
Il n'a que ça à faire
Mais vite dérangé par une enfance :
Il est grand-père.

Il admire ce petit homme
Dont il est fier.
Le petit lui tend une pomme
Qu'il a trouvée gisante par terre.

Des larmes lui viennent aux yeux.
Il voit son fils « Mort pour la France »
Pour mourir point assez vieux,
Il sortait à peine de l'enfance.

mars 1976

AR VOLENN³

L'enfant tenait,
Dans sa main tremblante,
Un petit bol qu'il tendait
A sa grand'mère.

Et durant des années,
Le petit bol posé
Sur la table fut rempli
De fumant café.

L'enfant a grandi.
La grand'mère est partie.
Le bol n'a pas changé...

mars 1976

LA DOULOUREUSE GARDE

Mon cœur est de pierre.
C'est un château fort.
Pas un lierre,
C'est sec au-dehors.

Mais l'humidité coule à flot
Entre les quatre murs.
Et comme dans tout château
Se trouve une salle de torture.

Un jour de mai,
Tu y as pénétré pour toujours
Et les flots t'ont emportée.

Une seule fissure peut

Reverdier tous les alentours
De mon cœur amoureux.

septembre 1976

PA VO BEUZET BARIS⁴

Sur un orgue aux mille sons,
Le créateur jouera l'ultime morceau :
Le morceau du mystère sans nom.
Il jouera l'apocalypse nouveau,
Celui de la violence humaine,
La violence cruelle.
Ecoutez-le, c'est éternel.

Villes enfouies réapparaîtront.
La divine cité d'Ys
Surgira de la mer tel un démon
Ainsi qu'Atlantis.
Les fées et les lutins
Batifoleront dans les forêts
Autour de Viviane et Merlin.

novembre 1976

PARTIE SANS LAISSER D'ADRESSE

J'ai oublié mon prénom.

J'ai oublié son prénom.

Partie sans laisser d'adresse,

Je n'ai plus qu'à m'en aller.

J'ai oublié : c'est un rêve.

Personne ne m'a offert de trêve.

Où est-elle partie, déesse.

J'ai oublié d'oublier.

Son souvenir me hante,

sous la pluie et l'épouvante.

Partie sans laisser d'adresse,

J'ai oublié de m'en aller.

Je reste dans mon rêve
Avant qu'il ne s'achève.
Roule le Trans Europ Express
Où elle a mis ses paniers.

août 1977

LE BARDE ERRANT

Les yeux m'ont été crevés,
Les tympan éclatés
Et la langue arrachée.

Ainsi j'erre à travers
L'espace et l'air,
Guidé par un chien sans flair.

Je cherche mon passé.
Je me souviens d'un pays colorié
De peinture cosmique et passée.

Partout il y avait du vert.
Aujourd'hui j'erre.
Mon bâton cogne les pierres.

Où est la maison craquelée,
Reste muet et sourd d'un passé
Que vous m'avez volé ?

Vous m'avez tué avec ses pierres.
Vous m'avez laissé dans la misère,
Vous que je croyais mes frères.

octobre 1977

JONATHAN LIVINGSTON SEAGULL'S DEATH⁵

Mister Smith junior
Est pénard derrière son bureau.
Son cigare fume encore
Et son ventre est très gros.

Mister Smith junior
Est super directeur in the petrol
Et noir est la couleur de son or
Qu'il vend de Paul à pôle.

Mister Smith junior,
Ton tanker a sombré dans mon jardin.
Y'a plus de faune ni de flore...
Mister Smith junior, assassin.

Mister Smith junior,
A London City la Lutine a sonné,
Une fois de plus, une fois encore...
Pour toi c'est fini, la page est tournée.

Mister Smith junior,
Cormorans égalent corps mourants.
Mon jardin est devenu mort,
Plus que des fous en passant.

Je m'appelle Jonathan.
Je suis noir comme ma peine.
Je ne suis léché en pleurant
Et je vais crever quand même.

avril 1978

IL Y A

Il y a toi et puis il y a moi.
Il y a toi qui me comprends.
Il y a toi qui me surprends.
Il y a toi qui m'apprends.

Il y a toi et puis il a moi.
Il y a moi qui veux voler.
Il y a moi qui veux pleurer.
Il y a moi qui veux flipper.

Il y a toi et puis il y a moi.
Il y a toi ma petite sœur.
Il y a toi quand j'ai peur.
Il y a toi qui m'offre du bonheur.

Il y a toi et puis il y a moi.
Il y a moi qui suis archi fou.
Il y a moi qui suis au fond d'un trou.
Il y a moi qui reçoit trop de coups.

Il y a toi et puis il y a moi.
Mais il y a surtout toi.

novembre 1978

CLICHÉ

J'ai trouvé sa photographie,
Dans l'album de ma mémoire.
Elle était en blanc et noir
Et même avec un peu de gris.

Je me suis toujours demandé
Ce que j'aurais pu lui dire,
Ou alors seulement rire,
Mais je me sentais insensé.

J'osais à peine la regarder.
Pourtant j'avais besoin d'elle.
Je voulais rester près d'elle,
Je l'ai tellement aimée.

Mais où est-elle maintenant ?
Partie dans son paradis à elle !
Moi, parti entre temps
dans mon paradis artificiel.

décembre 1978

LA FÊTE

La démence est décrétée légale.
Le roi est sorti sur son vélo
Et a fait le tour de la place,
A son bras, une écuyère en tutu.

Le clown est monté sur une balle
Et a déambulé comme un bateau.
Tous les oiseaux étaient sur place.
Un âne criait comme un têtù !

Une grande partie de cartes
A été organisée sur le clocher
Monsieur le maire a gagné...
Le roi pédale toujours.

Un grand goûter avec de la tarte
Fut offert dans les jardins du curé.
Tout une troupe de moines bariolés
Se baignait les pieds dans les p'tits fours.

Mais le soir est descendu.
Le roi a posé son vélo,
Embrassé son écuyère
et fait couler des larmes.

La démenche était défendue.
Et il fallait aller au dodo.
On est remonté... fermée la barrière.
Nos gardes ont ressorti leurs armes.

décembre 1978

UN ARBRE

L'arbre est un symbole de vie.
Il accompagne l'homme,
Du matin au soir.
Il en a vu des hommes
Se reposer à ses pieds.

Harmonieusement il unit
La terre au ciel.
Comme une main tendue, le soir,
Il lance son cri de vie vers le ciel
Depuis une éternité.

Vert le matin,
Jaune le midi...
Et nu le soir.
Mais toujours rempli de poésie

L'arbre s'impose à la mort.

Je ne suis pas un pin,
Ni un chêne, ni un bouleau,
Mais je rêve de voir
Mon corps se couvrir d'un manteau
De feuilles, le matin dès l'aurore.

février 1979

AINSI TOURNE LA TERRE

Il fait noir
Et les jours filent un à un,
Sans nous dire au revoir.

La nuit est tombée
Sans demander notre avis.
C'est une chose insensée.

La terre est gorgée d'eau.
Il pleut, soir et matin,
Mais jamais de trop.

Ainsi tourne la terre.
Nous n'y comprenons rien
Et je n'en ai rien à faire.

Tantôt il fait jour,
Tantôt il fait nuit.
Pourvu que cela dure toujours.

Tant que la terre tournera,
Tel le liseron autour de l'hortensia,
J'enlacerai ton corps de mes bras.

Demain il fera jour.
Les étoiles seront cachées
Mais on verra notre amour.

Comme le gui sur le chêne,
Je te serai fidèle
Avec joie et peine.

Ainsi court la vie
Et nous courons avec elle,
Sans nous faire de soucis.

février 1979

POUR UNE SYMPHONIE

Il est penché sur son piano blanc.
Ses cheveux blancs volent à chaque note
Sortie de son piano. C'est une symphonie.
Son smoking blanc reflète
Sur les touches blanches de son piano.

Le monde brûle d'un feu ardent
Autour de lui mais toujours les notes
Coulent du bout de ses doigts gris.
La symphonie se déverse de sa tête
Pour faire l'amour au piano.

Il continue toujours de caresser
Les touches du piano qui s'assombrit,

A chaque coup de feu tiré,
A chaque spectateur écroulé.
Il est toujours là, grisé par son piano.

Il est penché sur son piano cendré.
Ses cheveux se plaquent en dépit
Des sons magiques tirés
De son piano gris et brisé.
La salle pleure de sang à flot.

Ses doigts courent fébriles
Sur un piano noir d'ébène.
La salle est en fleur : printemps !
Son habit noir suinte de larmes,
Bizarrement obsédantes.

Il est couché sur son piano noir.
Ses cheveux flottent dans le noir.
Ses mains ne touchent plus, ce soir,

Le piano d'où sort la symphonie noire.
Le pianiste est mort sans le savoir.

mars 1979

DILEZ⁶

Locataires après locataires,
Maisons après maisons,
Tout se tait, tout disparaît.
Je ne vois que des trous.

Les bâtisses sont à terre.
Partout c'est l'abandon.
Plus de visages gais,
Le temps a tué Kerinou.

J'ai du mal à te reconnaître
Toi le quartier de mes ancêtres.
Qu'a-t-on fait de ta vie ?

Livré à ces maudits promoteurs

Qui te défigurent avec ardeur,
Pauvre Kerinou, c'est bien fini.

avril 1979

A ZO EVIDOUT⁷

Je te regarde et je me dis :
Comme tu aurais pu être jolie
Si les durs labeurs et les enfants
Ne t'avaient pas usée an par an.

Je te regarde et je me dis :
Que tu es quand même jolie
Malgré ton regard dur et sévère,
Malgré ton visage fatigué mais fier.

Je te regarde mais je ne dis rien ;
Comme tu étais, je t'aime bien.
Plus que bien, je t'adore.

Je te regarde et je pense :

Qu'après toutes ces souffrances
Je te dois bien des vers encore.

avril 1979

LA SÔNE DES 80 KILOS

Ce n'est pas seulement quatre-vingt kilos
De viande fraîche et de graisse tombante.
C'est aussi quatre-vingt kilos qui pèsent gros
De solitude quand la nuit est tombante.

Quatre-vingt kilos d'amour qu'on ne vend pas
A la criée dans les ports ni au marché.
Quatre-vingt kilos d'amour qu'on ne vend pas
Mais qu'on offre à qui veut les aimer.

Quatre-vingt kilos de dynamite
Prêts à exploser pour son pays,
Quatre-vingt kilos taillés dans le granit
Aux figurines de celte vieilliss.

Quatre-vingt kilos de forêt brûlée,
Quatre-vingt kilos de tabac fumé,
Quatre-vingt kilos d'amitié vraie,
Quatre-vingt kilos de bretonnité.

septembre 1979

VIEILLE CITÉ DE MON CŒUR

A chaque coin de rue je te retrouve.
Comme tu es vieille ma pauvre.
Comme tu es triste et grise.
Pourtant c'est toi que j'aime.

Sur le pont je me retrouve.
Comme tu es froide ma pauvre.
Le vent gifle, à sa guise,
le vieux château que j'aime.

Qui t'a meurtrie ainsi ?
Malgré ton jeune âge,
Qui t'a vieillie sans sursis ?

L'Ankou te glace le sang.

Tu crèves de la rage.
Brest relève-toi bon sang.

octobre 1979

LES ÉTOILES SANS LUMIÈRE

Ma main se serre
Pour retenir l'eau
Qui coule encore
Par les fissures de l'âme.

A quoi ça sert
De regarder les bateaux,
A l'horizon, dans le port
Que forment les âmes.

Les étoiles sans lumière
Ont disparu sans dire mot.
Et les châteaux ne sont plus forts.
C'est bien fini notre Dame.

Ma main se serre
Pour retenir le dernier mot
D'amour et de mort
Qui s'est coincé sur la gamme.

A quoi ça sert
De courir, faire le beau,
De garder le nord
Quand est passée la dernière rame.

octobre 1979

PLANÈTE IRRADIÉE

J'ai au bout du fil,
Une planète en péril
Qui ne tient qu'à un fil.

Allô ? j'écoute
Une planète en déroute
Asphyxiée par mazout.

Allô ? on a été coupé...
D'une planète en danger
Qui succombe, irradiée.

Il n'y a plus de numéro
D'une planète au cœur gros
Irradiée et sans eau...

octobre 1979

COMMENT TE PARLER D'ELLE ?

Je voudrais te parler d'elle
Comme d'un premier amour
Qui dure depuis toujours,
Tenu par des liens éternels.

Je voudrais te parler d'elle
Comme de l'Etoile du Berger
Qui guide les pâtres égarés
En brillant dans le noir du ciel.

Mais tu la connais déjà,
Cet amour éternité,
Cette étoile de berger,
Maman puisque c'est toi.

octobre 1979

CE QUE TU DISAIS

Et tu disais et tu disais
Que la Terre pouvait s'écrouler,
Sans t'empêcher de m'aimer...
Mais la Terre est toujours en vie
Et toi tu es partie.

Et tu disais et tu disais :
« J'ai vraiment mal de ne pouvoir clamer
Que je t'aime fièrement, en liberté. »
Mais moi j'ai mal de semaine en semaine
De ne plus pouvoir te dire « je t'aime. »

Et tu disais et tu disais...
Mais à quoi bon s'en rappeler ?
La porte est fermée, perdue la clé...

Mais tu as dit mais tu as dit :
« J't'aime plus, c'est bien fini. »

octobre 1979

OUBLIE-MOI TRES VITE

Les acteurs sont partis.
Le décor s'est écroulé.
Les projecteurs éteints...

L'amour s'est enfui.
Les photos sont passées.
Les souvenirs restent en vain...

Seul regard du bonheur,
Seul sourire de la vie,
Seul amour d'un matin,
Premier espoir du temps.

Ce temps qui passe.
Ce temps qui nous lasse,

Qui nous fait des faux,
Qui nous tire dans le dos.

On fouille son cœur,
Un matin dans son lit :
Il n'y a plus rien
Que le mauvais temps.

Plus de sourire...
Plus de regard...
Finis les rires...
Fini l'espoir...

On se retrouve dans le désert,
très peu de chose et amer
de s'être laissé tomber ainsi,
Le couteau dans le dos.

Les photos ont jauni.
Les couleurs se dégradent.
Les souvenirs sont bien gravés.

Les souvenirs tourment et retournent
dans une ronde sans fin,
une ronde sans rien
qui se projette sur le temps.

Mais ce temps passe...
les visages s'effacent.
Il ne faut plus regarder
Les mots craqueler...

Il faut prendre courage...
Quelqu'un nous remettra à la page.

octobre 1979

SHAMBALLAH LA DOUCE

Moitié squelette, moitié humain,
Sourire d'un autre monde,
Regard d'une autre femme.

Moitié de dieu, moitié humain,
Reine de la vie, reine du monde,
Impératrice de l'univers, des âmes...

Gardienne du secret de la mort,
Fille du Soleil et de la Lune,
Fille de la mort et de la vie.

Femme secrète, femme de sort,
Déesse des sept lunes,
Prêtresse du jour et de la nuit.

Moitié de vie, moitié de mort,
Regard fixé sur les mortels,
Branche de gui sur le vieux chêne.

Reine du secret de l'infini,
Architecte du grand autel,
Reine entre toutes les reines.

Moitié de femme, moitié démon,
Divine altesse de l'ancien monde,
Gardienne de la table des lois.

Fille d'Isis, fille de Salomon,
Septième fille du roi du monde
Gardienne de la croix.

novembre 1979

L'INSAISSABLE

Toujours plus profond,
Toujours plus distant,
Toujours plus discret,
Toujours plus loin...

Univers de Salomon,
Au royaume secret
Où se love le serpent
Des sept points...

Univers invisible,
Au-delà du réel,
Au-delà du temps,
Au-delà de l'espoir...

Aux croisés de l'impossible
Et de l'irrationnel,
Aux croisés des vents
Et des masses...

Insaisissable vallée
Perdue dans la vie,
Insaisissable destiné
De tout l'infini...

novembre 1979

LA FEMME AU GANT NOIR

J'ai eu la folle envie
De rythmer sur les vibrations
Qui émanaient de ton corps.

J'ai eu la folle envie
De m'éclater, de me brancher
Sur les ondes de ton corps.

J'ai eu la folle envie
De glisser de ma tristesse
Sur la courbe de tes seins.

J'ai eu la folle envie
De connaître tes frisons
En pleurant dans tes mains.

J'ai eu la folle envie
De crier ma détresse
Au creux de tes reins.

J'ai eu la folle envie
De rencontrer ta vérité
En regardant ton corps.

J'ai eu la folle envie
De puiser ta sève
Au plus profond de ton corps.

J'ai eu la profonde envie
De vivre tes rêves
Sans lendemain.

janvier 1980

VENGEANCE

J'entends les goélands,
J'entends les cormorans,
J'entends les fous de bassan,
J'entends les pingouins gluants
Crier leur détresse !
Sur les plages, et sans cesse,
Mon sang coule bouillonnant
Epais, noir et plein de graisse.
Chaque oiseau mourant
Représente une partie de ma vie.
Je les entends qui crient :
« Venge-nous ! Venge-toi ! »

CHANTS OBSCURS

1980-1990

© Editions Altaïr, 1991

© Stéphane le Mat - La Gibecière à Mots, 2017

LA PLAINTÉ DU LOUP

*à Xavier Grall
et Paol Keineg*

Je cours...

Je cours les landes maudites.

Je cours les forêts brûlées.

Je cours les villages désertés.

Je cours...

Je cours mes rêves

A en perdre la vie,

A en perdre mon âme.

A en perdre ma sève.

Mais je cours

A travers les villes détruites.

A travers les visages froissés.

A travers les regards usés.

Vous autres...

Paysans fanés,

Arrimés à vos terres...

Marins envolés,

Soufflant dans la voilure...

Vous autres,

Qui suis-je ?

Loup parmi les chiens,

Pauvre renard enragé

Troussé par les chasseurs.

Qui suis-je ?

Poussière d'étoile

A travers l'infini,

Fils de rien

Où seulement vaurien...

Mais je cours...

Je cours...

Je cours à en perdre l'haleine,
A m'en faire éclater les veines.

Je vous regarde.

Je ne vois plus

D'océans au fond de vos yeux.

Je n'entends plus

La tempête qui faisait rage

Au creux de chacun de vos mots.

Hommes droits de ma vie,

Hommes de granit de mon pays,

Vous qui vous noyez

Dans la blanche écume,

Je vous crie...

Du cri des mouettes,

Traçant, dans les moutons du ciel,

Des mouvements de liberté.

Je vous crie...
Du cri des enfants
Que l'on assassine
Au nom de la sûreté d'un état.
Je vous crie...
Qui suis-je ?

Aveugle bafoué,
Mendiant à la langue coupée...

Vous autres,
Que m'avez-vous fait ?
Qu'avez-vous fait ?

Décapité la chevelure verdoyante
De la Terre, ma mère.
Englué les ondes de l'océan,

Mon père.

Qu'avez-vous fait
De ma langue
Laissée à pourrir
Entre un vieux Celte décati
Et une carcasse de pétrolier,
Au large d'un phare aveugle
Eclairant un peuple rivé ?

Mon peuple...
Je te crie.
Je te cours.
Je t'appelle.
Mon peuple.
Qui suis-je ?
Qui sommes-nous ?

Je te cours pays.

Je te rêve pays,
Paradis de mes ancêtres.

Bretagne, il pleut.
Il pleut de tes larmes.
Et je te cours trempé,
Tout imprégné de ton sang versé
Par tes filles trompées
Aux porches des églises,
Par tes fils trompés
Aux portes des mairies.

Vous autres...
Figurines transparentes
Pourrissant sur le bitume,
Je ne veux plus me taire.
Je ne peux plus me taire.

Je ne veux pas

Devenir eunuque.
Je ne veux pas
Etre dévirilisé
Par une culture
Automatique et truquée.

Vous autres...
Je suis le loup
Dans les plaines maudites,
Dernier loup traqué
Mais vainqueur.

Je suis le renard
Dans les bois brûlés,
Dernier renard enragé.

Je suis sexe bandé.
Je suis tempête.

Je suis symbole
Mis en collier,
Prêt à étrangler..

Mais je cours...

Je cours.
Je cours mon identité,
Notre identité.
Je cours.
Je cours ma vérité,
Notre vérité.

Identité...
Mot barbelé
Où je m'accroche,
Où je m'écorche.

Identité...

Je te donne mon sang

Souillé d'excréments.

Je te donne mon sang

Coulant sur les sillons

Que laissent les charrues,

Aux envolées des mouettes.

Vérité...

Je te tends les poings

Brisés par la chaîne,

Chaîne des mensonges.

Je te donne ma vie

Bouffée par les charognes.

Vous autres...

Qui suis-je ?

Hydrocéphale enfermé

Avec un océan grondant

En guise de cerveau...

Qui suis-je ?

Homme tronc,

Homme desséché

Que l'on a démembré

Pour faire détalier

La vermine,

Pour faire détalier

L'hermine.

Je vous regarde.

Vous ne dites plus rien.

Vous ne comprenez pas mon langage.

Je ne comprends pas votre langage.

Vous êtes étrangers

A ma course.

Restez sur vos parvis d'église

Pour écouter le tocsin.
Restez sur vos comptoirs
Pour écouler vos ballons de rouge.

Je ne suis plus des vôtres.
Il y a longtemps
Que Jésus est tombé de sa croix.
Le bois a pourri.
Comme votre vie.
Il y a longtemps
Que le vin ne coule plus
Dans mes veines.
Le crachin et l'écume l'ont remplacé.
Vous autres...
Il n'y a plus de place
Dans mon pays,
Dans mes rêves,
Pour vous.

Vous n'avez pu me dire

Ce que j'étais.
Alors je vous prie :
Ne me demandez pas
Où je vais.

Je cours les landes maudites.
Je cours....
Je cours les forêts détruites.

Faites de même
Si vous le pouvez encore.
Gens de ma vie
Et gens d'ailleurs...

NOTRE DAME

*à Gérard de Nerval,
Antonin Artaud
et tous les autres...*

Pas à pas, dans mon dos,
Ton visage triste me suit,
Comme une ombre me collant à la peau,
Et qui me noie de ses larmes
Telle une pluie pénétrante.

Je presse le pas. Dans la rue
Tu ne cesses de me suivre.
Que veux-tu ? Qui es-tu ?
Quel jeu joues-tu
Pour rendre ainsi ma vie titubante ?

Avec tes cheveux en perles de cristal,
La nuit, tu te glisses,
Telle une déesse, dans mes cauchemars.
Dans les reflets de mes miroirs,
Tes yeux émeraude s'éternisent.

Je presse le pas dans la rue.
Tu ne cesses de me suivre.
Le bien ou le mal,
Sous la chevelure de cristal,
Qui es-tu, femme qui me grise ?

A chaque orage
Qui me balaie l'âme,
Je pressens, dans les parages,
Ton parfum de femme.
Ma conscience s'amenuise.

Je te sais là, qui me vole
Un peu de ce temps oublié.
Je te sais là, qui caresse
Une à une mes détresses,
De tes pâles mains effilées.

A chaque orage
Qui foudroie ma vie,
Ton voile noir assombrit
Ma conscience.
Tu m'élances dans un monde...

Ton véritable monde.

CE QU'ELLE VEUT DIRE

Cette petite phrase que l'on proclame
Du fond du cœur, du fond de l'âme
Et qui brûle chaque millimètre
De tout notre corps, de tout notre être.
Cette petite phrase qui se répand
A tous les points, à tous les vents
Et qui veut dire ce qu'elle veut dire.

Pourquoi fait elle souffrir ?
Pourquoi fait elle souffrir...

Cette petite phrase qui tout allume
Et qui parfois très vite se consume,
Laisant à chaque page
Des traces de son passage,
Cette petite phrase qui tout accroche.

Quand tout le monde se décroche,
Qui parfois rend la vie belle,

Pourquoi fait elle souffrir ?
Pourquoi fait elle souffrir...

Cette petite phrase qui se disloque
Quand tout va mal et se débloque,
Qui se fond en torrents de larmes
Bien plus mortels que les armes.
Cette petite phrase, braves gens
Qui ne savez pas ce qu'elle entend,
Elle voulait dire... Je t'aime...

L'ARLEQUIN DÉLAVÉ

Dehors, la nuit a pris position.

Dans la pièce ce n'est que noirceur, il n'y a plus de lumière. Le vent a soufflé la frêle bougie.

Il fait froid...

A mes pieds, il ne reste qu'un tas de miroirs brisés, les miroirs de mes songes, les miroirs du palais de jade. Je suis là, assis, ne disant rien... une lueur au bout de mes doigts : la toxine de ma vie.

Minuit a sonné...

Personne n'est apparu, ni la Dame Blanche ni la princesse de Siam et ni Colombine. Jamais plus elles ne réapparaîtront. Les rêves ont brûlé. Les châteaux de cartes se sont écroulés.

Il ne reste que moi, pauvre Pierrot des temps modernes, pâle Arlequin délavé. Triste comédie des rêves où nous ne sommes plus des acteurs mais des victimes immolées à la puissance de notre inconscient.

MA FILLE

à ma fille aînée

Me pardonneras-tu un jour
Mes incertitudes et mes doutes ?
Me pardonneras-tu un jour
En me caressant la joue flétrie
Par tant d'années de questions ?
Comprendras-tu un jour
Le langage que je parle,
Les propos que je tiens ?
Tes yeux s'ouvriront-ils un jour
Sur le monde de mes rêves,
Rêves se transformant parfois
En cauchemars ?
Me pardonneras-tu
Cet océan roulant et écumant

Qui déborde de mes yeux
Pour se briser avec fracas
Sur chacun de mes mots ?

KARNEVAL

A ma propre folie

Masque de sang

Masque d'encens

Masque d'enfant

Masque d'essence

Masque d'errance

Masque d'erreur

Masque d'humeur

Masque de pleurs

Masque qui meurt

Masque gêneur

Masque menteur

Danse de sang

Danse des gens
Danse gênante
Danse démente
Danse mourante
Danse mouvante
Danse émouvante
Danse d'épouvante
Danse épuisante
Danse étonnante
Danse détonante.

Masque gêneur
Masque des heures
Masque d'horreur
Masque d'honneur
Masque donneur
Masque donné
Masque collé
Masque volé
Masque violé
Masque violeur

Masque moqueur

Masque rancœur

Masque sans cœur

VOIS...

à Clo, ma sœur

Vois...

Quand je lève les yeux,
Bien plus haut que les cieux,
Vers le Bon Dieu.

Vois...

Je me pose bien des questions :
Dans quel vaste horizon
Est ta maison ?

Vois...

J'espère que tu n'es pas partie
Dormir au paradis

Pour la vie.

Vois...

Quel vent souffle ta voile ?

Apprends-tu les étoiles ?

Notre étoile...

BLESSURE

à ma mère

Elle a le cœur au bord des lèvres,
Depuis l'instant de cette seconde
Qui a mis le feu à son monde
Et brisé la ronde.

Elle a le cœur au bord des lèvres
Par cette dure et longue absence
Qui déchire tous ses sens
Et qui ressemble à une lance.

Elle a le cœur tout près des larmes.
Ce n'est pas facile d'être forte
Quand plus rien ne vous reconforte,

Quand votre âme ouvre sa porte.

Elle a le cœur tout près des larmes,

Prêt à tomber sur le parterre.

Plus rien ne peut faire taire

Cette lame qui la lacère.

ARMÉE DE MIROIRS

Claquements de porte,
Pas en cohorte,
Bruits de toutes sortes,
Autour d'une reine morte.

Un... Deux...

Les violons grincent
J'essaie de te voir
Parmi les princesses et les princes...
Seulement des miroirs.

Un... Deux...

Larme sur l'épaule droite...

Droite...

Droite...

Droite...

Sur la forêt tombe la nuit,

Je te cherche dans le noir.

Mais tout s'est enfui...

Seulement des miroirs.

Claquements de toutes sortes.

Cris en cohorte,

Brisées les portes

De la tendresse morte...

Un... Deux...

Je regarde cracher le train,
Multitude de rails en dérouté.
J'écoute brûler les matins,
Seulement des miroirs qui doutent.

Un... Deux....

... Reposer Armes...

LE MAGICIEN

à Syl

A travers les lumières des villes,
Je regarde les forêts de Malaisie.
J'imagine des navires et l'Indonésie
En regardant les maillots des filles.

Le magicien ne sait plus rêver.
Son chapeau est vide et usé.
Ses colombes se sont envolées
Vers des lieux moins fréquentés.

Toi, tu portes des bracelets aux bras

Et des menottes dans la tête.
Tu dis que le hasard est bête.
Pourquoi partir là-bas.

Le magicien ne sait plus dire
Que le palais de jade existe,
Quelque part loin des pessimistes.
Il a peur de mentir.

Marchant sur la route bitumée,
Je pénètre dans la jungle de Bornéo.
Je vois l'amour en paréo
En noircissant du papier.

Le magicien pleure,
Enfermé dans sa cage.
Il a jeté sa boîte à images.
Peut-être qu'il se meurt.

Tu respires les fleurs du mal.
Leur blancheur t'impressionne.
Hélas ! tu démissionnes
Et ton rêve est noir et infernal.

Le magicien se questionne...
Lequel est parti trop tôt,
Sans dire deux mots
Pour que tout frissonne ?

Moi j'ai un trésor
Au creux de mon cœur,
Un oiseau un peu rieur
Qui me défend du mauvais sort.

Le magicien s'interroge...
Lequel est arrivé trop tard
Afin de rater l'autocar

Qui même à sa loge.

Je n'ai pas peur du temps.
J'ai une bougie qui m'éclaire
En attendant qu'un courant d'air
Te ramène en coup de vent.

Le magicien s'élèvera en fumée
Au milieu des colombes,
Et du cercueil d'outre-tombe
Il te montrera l'entrée.

Toi tu conspires,
En te penchant sur un gin.
Plongée dans tes rêves amphétamine,
Tu oublies de sourire.

Le magicien t'attend

Mais tu ne viens pas.

Il fait les cent pas.

Moi j'ai tout mon temps.

STROBINELLOÙ⁸

Chacun de ses larmes devenait un cristal

Chacun de ses sourires devenait un soleil

Chacune de ses paroles devenait un chant

Chacun de ses jour devenait un poème

Chacune de ses tristesses devenait un océan

Chacune de ses joies devenait une étoile

Mais

Chacune de ses incertitudes devenait un poignard.

PAIX

aux tartufes,
aux bigots

Paix...
Combien de fois
Ai-je entendu ce mot ?

Parfois s'y mêlait une odeur
De sang et d'âcreté.
Parfois un goût de Sainte Foi
L'ornait de ses ex-votos.

Mais jamais...
Jamais...
Je n'ai su ce que voulait dire

Le mot PAIX.

Paix...

Combien de fois

Ai-je entendu ce mot ?

Parfois j'ai entendu

Que c'était le bonheur.

Parfois j'ai entendu

Que c'était prier.

Mais toujours...

Toujours...

J'ai rencontré l'épée

Au service de la paix.

Paix...

Combien de gens

Ai-je vu te vénérant,
En caressant le brillant
De leur poignard ?

Combien en ai-je vu
T'idolâtrer tel un dieu
Et écorcher leurs frères ?

Paix...
Existes-tu ?
Es tu ombre passante
ou
Vérité matraquée ?

Paix...
Saint Graal,
Dans quel cœur
souffle ta voile ?

Dans celui du bon pasteur
ou
Dans celui du bon pesteur ?

Paix...
Je t'ai rêvée.
Paix...
Je t'ai cherchée.

J'étais enfant de lumière
Et des faiseurs de paix
M'ont arraché la langue,
Pour me voler la mémoire
Du temps où je vivais
En liberté.

Paix...
Qui es tu ?

Paix...

Où se trouve ton refuge ?
Dans quelle île engloutie,
Sommeilles-tu, dans l'attente
D'une renaissance ?

J'AURAIS VOULU

A mon père, éternel roc de granit

J'aurai voulu te dire
Des tas de « je t'aime »
Mais tu étais si grand,
si haut, si lointain.

J'aurai voulu me blottir
Dans tes bras, lors de mes peines,
Mais tu étais si intimidant,
si haut, si lointain.

J'aurais voulu tes sourires...

Que tu me dises « je t'aime »
Mais tu cachais tes sentiments,
Tes joies et tes chagrins.

COULEURS

Aux compagnons

Le jour où les grandes montagnes
Seront souillées et bétonnées,
J'irai les repeindre en blanc
Avec toutes mes larmes versées.

Le jour où l'océan, en Bretagne,
Sera par le pétrole, encrassé,
J'irai le colorer en bleu cyan
Avec tous les coups encaissés.

Le jour où, là-bas à l'horizon,
Le soleil ne se lèvera plus écarlate,
J'irai le teindre en rouge franc

Avec tout le sang coulé.

Le jour où Bretons et Bourguignons
N'auront plus ni arbres ni forêts,
J'irai barbouiller les cailloux, vert printemps
Avec mon espérance accumulée.

Le jour où il n' y aura plus de moissons
Pour couvrir la nudité des terres plates,
J'irai les peindre en jaune ocrant
Avec ma persévérance épuisée.

RANNGALON⁹

à ma petite sœur

Ma main dans ta main,
J'ai espéré...
Espéré un sourire,
Espéré l'impossible...
Un murmure sortant de ton sein.
Mais rien,
Mais rien...
Rien que le néant.

Je n'ai pas pleuré,
Je n'ai pas crié,
J'ai serré les poings.
J'ai regardé
L'autre côté de l'océan

Pour voir ton voilier blanc
Voler sur les flots déferlant.

Mes sanglots ont sangloté
Au rythme de la machine
Soulevant ta frêle poitrine
Telle une mécanique automatisée.
Tes yeux,
Tes yeux...
Tes yeux étaient fermés.

Je n'ai pas pleuré,
Je n'ai pas crié.
J'ai serré les poings,
Avalon n'est pas si loin.
C'est toujours vers l'ouest,
Du côté des mots funestes.

Ils ont débranché la machine,

Retombée ta poitrine.
J'ai caché mes yeux
Pour dire non...
La fuite en arrière.
Tes yeux,
Tes yeux....
Tes yeux sont fermés.

Je n'ai pas pleuré,
Je n'ai pas crié,
J'ai serré les poings.
Je regarderai longtemps
Si je vois sous le vent
Voler ton voilier blanc.

HONNEUR D'UN ADJUDANT

à mon père

Du fond des vertes rizières
De notre bonne vieille Indo
Aux collines arides des Aurès
Tu as brandi les trois couleurs.

Tu aurais pu être de mon côté.
Tes larmes, tu les as faites couler
Quand Dien Bien Phu a glissé
Avec tes espoirs souillés
Et tous tes frères tués.

Trahi par les parlementaires.
Qui vendirent les vieilles colos

Comme ce traître de Mendès,
Tu as brandi ton honneur.

Tu aurais pu être de mon côté.
Ton âme, tu l'as déjà brûlée
Quand ils ont lâché Alger
Avec tes espoirs souillés
Et tous tes frères tués.

Mais pourquoi as-tu souffert
Si, aujourd'hui, c'est pour oublier
Et parader à leurs côtés,
Ceux qui ont pillé ton honneur.

Tu aurais pu être de mon côté.
Tes larmes, tu les as faites couler
Quand Dien Bien Phu a glissé
Avec tes espoirs souillés.
Et tous tes frères tués.

RÉVOLUTION

aux Jacobins

En ces temps de bicentenaire.
La révolution est à faire.
Le gros Danton et Robespierre
N'étaient que des bourgeois amers,
Crachant sur le peuple et la terre.

Jouer la carmagnole
Sur des grondants canons
N'est pas le son des violes...
La levée des moissons.

En ces temps de grands mouvements,
Ni girondins et ni feuillants,
Nous sommes les derniers chouans.
Nous marcherons avec le vent.

Révolution est en avant.

En ces temps des droits de l'homme,
Vous célébrez crimes et pogroms.
La guillotine et le jeu de paume.
Vous n'apprenez plus à vos mêmes
Ce que veut dire être un homme.

En ces temps d'une Europe unie,
Révolution est dans nos vies.
Sauver la pâle démocratie,
La liberté et la patrie.
Lutte des classes, c'est fini.

En ces temps de bicentenaire,
La révolution est en l'air.
Mitterrand et Robespierre,
Chirac, Couthon et Barrère
Crachent sur le peuple et la terre.

Jouer la carmagnole
Sur des grondants canons.
N'est pas le son des violes,
la levée des moissons.

EXTRAIT D'UN OPÉRA OUBLIÉ

(Histoire d'un comte fou mais génial...)

Rosco : le comte

Ledewic : Le grand chancelier

Les chœurs : la cour

Ledewic

Seigneur oh Seigneur...

Le comté se meurt.

Les vils banquiers du Royaume

Refusent de prêter les sommes.

Ils sont las de vos folies,

Ils critiquent vos manies.

Seigneur oh Seigneur...
En cette douloureuse heure,
Que dois je tenter
Pour que nous soyons sauvés
D'une aussi misérable félonie
Qui nous accable de tant de soucis
Seigneur oh Seigneur ?

Rosco

Nul n'a le droit,
Pas même un roi,
De refuser mes volontés
Et mes ordres donnés...
La mer, la terre, le vent
Sont mes servants...
Faites les durement plier,
Les reins faites leur casser.
Nul n'a le droit
De bafouer ma loi,
La loi de Dieu,

La loi de votre Dieu...

Ledewic

Seigneur oh Seigneur,
Le comté a peur.
Les menaces des guerriers
Du roi Owen créent
La panique et l'inquiétude.
Sommes-nous donc solitude ?

Rosco

Silence... Silence... Silence.
Mécréant, prend garde à ma lance
Si tu continues à clamer
La mort de notre beau comté,
Un comté peuplé de bijoux.
N'es-tu pas assez fou
Pour garder l'unique espoir,

Afin de pouvoir croire
En notre divine victoire ?
Car je suis le soleil noir !
Je suis... je suis
Celui que l'on fuit.
Je suis..... je suis
Celui que l'on suit.
Je suis votre Dieu.
Je suis Dieu des Dieux...

Ledewic

Seigneur oh Seigneur...

Les Chœurs

Seigneur oh Seigneur...

Ledewic

Nul ne peut transgresser
La loi que vous avez dictée.

Les Chœurs

Seigneur oh Seigneur...
Maître du vent
Comme tu es grand,
Maître de l'océan
Dieu des géants...
Seigneur oh seigneur...

Rosco

Je suis Dieu,
Le maître des Dieux,
Le roi des Cieux
Car je le veux...

Ledewic

Seigneur oh Seigneur...
Nul n'a le droit
De transgresser votre divine loi
Mais cela ne pourra
Sauver le comté des menaces du Roi.
Sans argent, plus de soldats
Sans soldats, points de combats !
Voyez... Seigneur...
Le printemps n'est pas éternel...
Les fleurs ne sont plus belles...

Rosco

Faites sonner les tocsins...
Que les paysans cessent les foins...
Que la mer laisse les marins...
Que les tailleurs reposent leurs burins...

Le comté appelle toutes les mains,
Nous nous battons au petit matin.

Les chœurs

Seigneur oh Seigneur...

Rosco

Je veux que les banquiers soient pendus,
Que leur or dans mes caisses soit contenu,
Que leurs maisons soient la joyeuse proie
Des flammes qui rougeoient.
Aller par-dessus la ville,
Afin que tous les civils
Sachent ma décision,
Pour le salut et le renom
Du comté le plus beau... Rosgo.

Les chœurs

Maître du vent,
Comme tu es grand,
Maître de l'océan...

Rosco
(seul)

Les flammes brûlent ma vie
Comme elles brûleraient petit à petit
Chaque maison de Rosgo.
Pourquoi ne suis-je donc pas,
Pour un instant d'ici bas,
Vraiment le maître du vent,
Le maître de l'océan,
Un dieu parmi les géants,
Une rose immortelle,
Un roi éternel ?

LES TEMPS PLIÉS

Je n'irai pas à la traîne du château.
Depuis longtemps est partie la reine.
Je n'irai pas au château de Rennes,
Il n'y a plus de trésors au caveau.

Je n'irai pas prendre les bains,
Ils ont coupé le vieux tilleul.
Je n'irai pas au pays des linceuls,
Ils ont vidé les catins.

La légende des siècles passés
A filé vers bien d'autres secrets,
De nouveau hermétiquement gardés,
A travers les temps durs et pliés.

Je n'irai pas où gisait l'or
Chercher une illusion du Razès.
Je n'irai pas me frotter à la falaise.
Il n' y a plus de secrets au fort.

LES MOTS LACHÉS

Quand les mots sont lâchés, pourquoi courir après ?

Laissons-les. Ce sont eux qui figureront notre vie en apportant la touche finale à toutes ces précieuses jades. Regardons dans le ciel cette envolée de mots. Ils se dissocient à travers l'infini cosmos pour frapper du sceau de nos espérances chaque planète, chaque étoile, chaque caillou errant dans l'azur. Partout ils déposent des coussins afin de préparer l'avènement de nos sentiments.

Tous ces mots s'envolent en comètes annoncer toutes nos victoires à venir.

IS

(Légende de la cité d'Is en poèmes)

inédit

© Stéphane le Mat, 2017

INTROÏT

Un jour de tristesse,
Jour de grande détresse,
J'étais face à l'insaisissable,
Face à l'immensité bleue.

J'attendais un signe d'elle,
Un chant qui ensorcelle.
J'espérais l'incroyable,
La réalisation de mon vœu.

Au cri des mouettes rieuses,
Les cloches d'Is la gueuse
Se mêlèrent un instant,
L'instant d'un rêve, d'un respir.

Dans un ciel de moutons
Apparut Lug le dieu bon.
Au sifflet des vents
Se maria le chant d'une lyre.

Comme d'une fontaine,
Le chant d'Is et de sa reine
Coula dans mes veines.
Aussi je vous le répète sans peine.

ORGIE DE ROI

Orgie de roi,
Chant d'effroi
Des glaives
Sifflant sur les landes,
Vermillonnant les chardons,
Rougeoyant les rus
De nos âmes de païen.

Orgie de roi
Qui, dieu, se croit.
Des arbres, tu vides la sève.
Qui es-tu ? Je te le demande,
Pour souiller les chardons
Avec les âmes des vaincus,
Nos âmes de païen.

Orgie de roi,
Tu expires haine et foi
A travers les grèves.
Tu recraches ton venin dans les landes.
Tu violes ce peuple, fils des chardons,
Peuple amer et vaincu.
Peuple fier d'être païen.

FILLE DU ROYAUME DES GLACES

Tu étais là,
Ensorceleuse, envoûtante.
Tu étais là,
Enchanteresse, étincelante.

Les uns disent
Que tu es une prêtresse.
Les autres disent
Que tu es une déesse.

A ta vue,
Mes tripes fondent.
A ta vue,
Mon cœur vagabonde.

Malgwenn,
venue d'Hyperborée,
Sois ma reine,
Enfant du pays glacé.

Malgwenn,
Tu es sans sentiment.
Subis ma haine,
Ma violence, mon châtement.

Diabliesse,
Je souillerai ton jardin.
Traîtresse,
Je pillerai tes reins.

DAHUT LA PAÏENNE

Sauvage comme les côtes d'Armorique,
Violente comme une tempête,
Tu es Dahut la païenne,
Fille de la noire Malgwenn.
Tu es née d'un soir de conquête
Où les feux dévastaient l'Armorique.

Visage de lait et yeux de braise,
Cheveux plume de corbeau,
Tu es Dahut la païenne,
Fille de la noire Malgwenn.
Ton ombre hante cette cité de bijoux,
Sombre lieu de ta triste genèse.

Ton regard consume d'un feu
Activé par ta haine.

Tu es Dahut la païenne,
Fille de la noire Malgwenn.
Tu ne seras jamais une chrétienne,
Toi l'amante de Lug ton dieu.

MORT DE MALGWENN

D'une nuit d'ivresse,
J'ai forcé ton corps.
Démence ou allégresse,
Je t'ai poussé chez les morts.

Malgwenn tu étais la plus belle,
Beauté d'une créature du diable.
Malgwenn tu étais de celles
Que l'on renvoie au diable.

Malgwenn, fille d'Ana,
Celle qui donne la vie.
Malgwenn, fille d'Ana.
La noire t'a ravie.

D'une nuit d'ivresse,
J'ai tenté de briser
Ton âme de prêtresse.
Ana s'est vengée.

Beauté enchanteresse
Malgwenn te voici morte.
J'ai perdu une maîtresse.
Que tes dieux t'emportent.

FEMME D'IS

Femme d'Is,
Les déferlantes qui t'entourent
Ne sont que les colères
De nos dieux
Qui, vagues après vagues,
Maudissent ton père.

Femme d'Is,
Du haut des tours,
Sombres reflets de ton père :
Gradlon le Vieux,
Vagues après vagues.
Tu parais ta mère.

Femme d'Is,
Miroir des amours,

Princesse née de la mer,
Le Feu de tes yeux
Semble une multitude de vagues
Clairsemées de pierres.

L'ENNUI DU ROI

J'ai chevauché la Bretagne.
J'ai traversé hardiment les mers,
Pillé et brûlé l'Armorique.
Pourtant je péris d'ennui,
Moi Gradlon le Grand.

J'ai conquis des montagnes.
J'ai broyé des vies entre mes serres,
Illuminé et assombri le Nordique,
Pourtant je suis las, aujourd'hui,
Moi Gradlon le Grand.

Je fais partie de ceux qui gagnent.
J'ai construit cité de pierres et de verre,

J'ai chassé le maudieu d'Armorique.
Pourtant ma tristesse je crie,
Moi Gradlon le Grand.

L'APPEL DU SAGE

Espoir de nous retrouver
Au cercle de la vie,
Dans le néant des galaxies,
Espoir de nous dissocier.

Je vous cherche mes frères,
Perdus par les hommes saints
Qui vous nourrissent de vin et de pain.
Je vous cherche mes frères.

Vous avez oublié le raisin qui fermente
Vous avez oublié le blé qui lève.
Vous avez oublié la magie des rêves.
Vous avez oublié nos mères qui enfantent.

Nos mères ont fait la prière.
Les feux ont brûlé cette nuit,
Nul besoin de leur *agnus dei*,
De leur *credo* et de leur *pater*.

LA FOLIE DE GWÉNOLE

Ton dieu est il donc fou,
Gwénolé l'homme saint,
Pour te laisser ainsi détruire la cité ?

Sonne le tocsin, pauvre fou,
Tu ne pourras rien contre les païens.
Les voici au sein de la cité.

Ton église est devenue lupanar,
Tes idoles réchauffent les corps enlacés.
Voici sur terre ton enfer, Gwénolé.

Cours les rues, cours les remparts.
Regarde, le vrai dieu s'est embrasé
Au-delà des ondes bleutées.

Arrache-toi le cœur et les viscères.
Lug, l'unique créateur, est la vraie lumière.
Ton dieu n'est que mensonge et haine.

Crache, bave encore tes prières,
Is est devenue païenne, Lug en est le père
Et Dahut, notre sœur, en est la reine.

SUBMERSION

La clé...

La clé qui ouvre tout.

La clé des corps,

La clé des cœurs,

La clé des âmes,

La clé...

Gwénolé...

C'est toi qui est fou.

Ne sèmeras-tu toujours que mort,

Haine et malheur,

En nos âmes ?

Gwénolé...

Vil conseiller...

Tu es pire que le loup.

Tu jettes Is à son sort
Pour exorciser ta peur.
Is est emportée par les lames.
Vil conseiller...

Is submergée...
La clé qui ouvre tout,
Les écluses du port,
Les écluses des cœurs,
Les écluses des âmes.
Is est noyé...

MORVARC'H

Galope fidèle Morvarc'h.
Galope, toi le cheval de mer,
Sauve ton royal seigneur
S'il en est encore temps.

Galope fidèle Morvarc'h.
Les eaux rapides comme l'éclair
Lèchent déjà ton maître en pleurs.
Le temps est devenu carcan.

Dahut la dépossédée, la morte
Alourdit le poids de la fuite
Comme celui du remords
De ton royal seigneur.

La destinée est la plus forte.
Par les flots, Is sera détruite.
Gradlon se noiera dans son sort
S'il emporte l'enfant de son malheur.

Lettre de l'éditeur

Il n'y a pas si longtemps, alors que je visitais cet étrange palais de Jade abandonné par mon ami Kalondero, alors que je remettais en ordre tous ces papiers noircis par sa plume, j'entendis, comme jadis : « Salut l'ami ! », J'entendis ou je crus entendre... Car ce n'était pas sa voix... C'était la voix d'une jeune femme... « Kalondero ? » demandais-je ? Et la jeune femme répondit : « Non ! Je suis Nimue ! Sa pierre philosophale, son éternité ! » Et, de la même manière que Kalondero, elle disparut.

Mais peut-être avais-je rêvé... Peut-être n'ont-ils jamais existé...

le 28 mai 2012

- 1 En langue bretonne, Mam Goz signifie Grand-Mère, vieille mère.
- 2 En langue bretonne, « ar tad koz » signifie « grand-père » (le vieux père).
- 3 En langue bretonne, « ar volenn » signifie « le bol ».
- 4 En langue bretonne, « Pa vo beuzet Baris » signifie « Quand Paris sera engloutie ».
- 5 En langue anglaise « Jonathan Livingston seagull's death » signifie « La mort de Jonathan Livingston le goéland » (référence au héros de Richard Bach et à la marée noire de 1978)
- 6 En langue bretonne « Dilez » signifie « Abandon ».
- 7 En langue bretonne « a zo evidout » signifie « ils sont pour toi ».
- 8 En langue bretonne, « strobinoù » signifie « sortilèges », « charmes », « ensorcellements ».
- 9 En langue bretonne, « rannalon » signifie « chagrin ».